

CHAPITRE 58

Notre seul rayon de soleil ne brilla pas longtemps

Parfois, la vie nous offrait un magnifique cadeau au détour d'un couloir.

Nous tous, les braillards, les grandes gueules boutonneuses, nous sommes faits tout petits (merci Brassens) devant la prof de... de quoi, au fait ? Nous avons compris que nous étions les premiers à expérimenter un nouvel enseignement. Il semblait que cela fût de l'enseignement libre. Mais pour elle, cela se nommait simplement de la culture. Pas des choux, des haricots ou du blé, ce pour quoi nous étions censés avoir rejoint ce régiment, excusez-moi : ce lycée. Non, de la vraie culture, celle qui enfin aurait fait de nous des paysans lettrés, celle qu'on étale avec du beurre, quand on ne l'a pas ou quelque chose comme ça.

Nous dirons qu'elle était prof d'éducation culturelle, il est fort possible que ce soit sa vraie mission. Nous étions tout de même étonnés, il ne nous semblait pas que ce fût la tasse de thé de la caserne, pardonnez-moi : de ce lycée.

Premier cours, premier contact. Le souffle coupé, nous vîmes une femme qui avait dû se perdre lors d'un défilé de mode et n'allait pas manquer de nous demander où se trouvait la maison Chanel. Mais non ! Elle était bien notre prof d'éducation... Comment déjà ? Ah oui ! D'éducation culturelle. Les gros cons de gamins en bottes de caoutchouc que nous étions avions vite appelé ce cours d'une heure hebdomadaire « le cours d'éducation sexuelle », tant chacun de nous rêvait d'exploits imaginaires, la nuit, dans son lit. Dès le premier jour, elle nous surprit en demandant :

– Que voulez vous faire ?

C'était bien la première fois que dans ce lycée on nous demandait notre avis. Nos neurones rouillés par l'inactivité, du moins les neurones de la réflexion, restèrent muets et

c'est bouche bée qu'elle reçut notre réponse. J'entends d'ici celles que certains malins auraient aimé lui faire, mais personne n'osa le dire trop fort. Quelques maigres chuchotements, accompagnés de sourires en coin, mielleux et gloutons, en disaient long sur les activités qu'ils auraient le plus appréciées en compagnie de cette prof !

– Je n'ai ni directive ni cours tout prêt, je dois vous faire découvrir la culture en général. D'abord, c'est quoi, la culture, pour vous ?

Et vlan ! Un autre gros con, par ignorance ou tentative de chahut, lança :

– Ça dépend, si on cultive du blé ou du maïs, c'est pas pareil.

Et un autre d'ajouter perfidement :

– C'est ce qui reste quand on a fini de l'étaler.

L'abruti voulait sans doute dire : « *La culture, c'est comme la confiture : moins on en a, plus on l'étale !* »

Je n'aurais pas aimé être à sa place. Je revois instantanément mon prof de technologie qui paniquait en serrant sa noix aussi fortement qu'il le pouvait avant de rendre grâce. Elle aussi allait vivre une terrible expérience. Je la scannai du coin du cœur et suppliai qu'elle ne tombât pas dans le piège. Je voulais l'aider, j'étais trop lâche pour cela et pas encore assez amoureux. Elle ne broncha pas, mais je suis certain qu'à l'instant, à cette maudite seconde, elle devait vouer aux gémonies ces années passées à lire, écrire, potasser, les cafés noirs bien tassés, les nuits blanches qui rougissent les yeux, les nuits de chagrin, les nuits d'angoisse, pour un jour décrocher son diplôme, le rêve de sa vie et pouvoir enfin partager avec autrui ses connaissances. Et voilà que, devant elle, se dressaient des élèves mal dégrossis qui n'en avaient rien à foutre de la culture. On leur avait dit : vous ferez paysans ! Alors, par atavisme et mimétisme, nous rejetions inconsciemment tout ce qui ne ressemblait pas à notre soif de savoir paysan.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour réagir : elle sourit, et quel sourire ! J'oubliai l'arme fatale des femmes, un sourire discret et complice. Unique sourire angélique dédié à chacun de nous, individuellement.

– Et si je vous lisais un extrait du livre que je lis en ce moment, ça vous dirait ?

Oui, en chœur ! Une heure à ne rien foutre, cela nous allait ! Tu parles !

– Le livre s'intitule *le Mur* de Jean-Paul Sartre.

Elle eut l'intelligence et le tact de ne pas demander qui connaissait Jean-Paul Sartre. Il y aurait bien eu un hérétique pour lui dire que les remplaçants de l'équipe de rugby locale n'étaient pas connus. Personne n'avait entendu parler de ce Jean-Paul, cela évitait sagement de nous abaisser à ses yeux. Elle commença, ses yeux magnifiques lisaient, sa voix de sirène nous enchantait :

« On nous poussa dans une grande salle blanche, et mes yeux se mirent à cligner parce que la lumière leur faisait mal. Ensuite, je vis une table et quatre types derrière la table, des civils qui regardaient des papiers. On avait massé les autres prisonniers dans le fond et il nous fallut traverser toute la pièce pour les rejoindre. Il y en avait plusieurs que je connaissais, et d'autres qui devaient être des étrangers. Les deux qui étaient devant moi étaient blonds avec des crânes ronds, ils ressemblaient à des Français, j'imagine. Le plus petit remontait tout le temps son pantalon : c'était nerveux... Ça dura près de trois heures, j'étais déjà abruti et j'avais la tête vide mais la pièce était bien chauffée et je trouvais ça plutôt agréable, depuis vingt-quatre heures, nous n'avions pas cessé de grelotter... »

Elle s'arrêta pour nous déshabiller de son regard vert émeraude. Même les mouches et les mauvais élèves allergiques à la culture s'étaient posés, les unes sur les rebords des fenêtres, les autres, la tête dans les mains semblaient hypnotisés par cette extraterrestre qui lisait si bien, qui racontait si bien et dont ils étaient encore plus amoureux. Même les mouches

l'aimaient, et ne se frottaient plus les pattes ! Elle nous avait ferrés, la garce ! Enrôlés tous sans discussion dans son armée culturelle.

Les semaines suivantes, elle termina le livre et ses cinq histoires courtes : *le Mur, la Chambre, Erostrate* – à laquelle je n'ai rien compris et que je n'ai pas aimée – *Intimité*, est la plus sublime de toutes : *l'Enfance d'un chef*. Cet épisode me marquera toute ma vie. J'y pense encore, quelque part je voulais me reconnaître dans Lucien, le personnage principal. J'aimerais moi aussi, un jour, ressortir de ce bar totalement transformé, prêt à affronter la vie et faire pousser ma moustache pour paraître fort.

C'est ainsi que nous fîmes tous connaissance avec Jean-Paul. Il était vivant et cela m'étonna. Nous parlions de quelqu'un qui vivait quelque part en France. Je croyais que, pour être un bon écrivain philosophe, il fallait être vieux et mort. Elle tenta de nous parler de l'existentialisme et s'aperçut très vite quelle venait de brûler une fabuleuse étape, que nous étions encore sur le plat et qu'il était encore trop tôt pour nous faire escalader un col de première catégorie. Le mois suivant, nous apprenions par cœur le premier nouvel éponyme du recueil : le Mur, pour en faire une pièce de théâtre. Beau projet, trop beau sans doute car, au beau milieu de nos répétitions, l'expérience fut simplement stoppée sans aucune explication ! Notre jeune et jolie prof culturelle eut juste le temps de nous écrire, pour nous remercier de notre coopération, qu'elle ne nous oublierait jamais et que, grâce à nous, elle n'avait jamais regretté d'avoir choisi cette vocation. Puis, elle disparut de notre existence de lycéens agricoles. Nous retournions vers nos études Agri-Culture

Je me rends compte que les professeurs qui vous sauvent ont tous la même tactique : d'abord, ils vous remarquent d'un geste, d'un mot, d'un signe. Ils vous font subtilement exister puis, sans que vous vous y attendiez, entrent dans votre famille avec des mots à vous. Pennac peut penser à juste titre que je le plagie, tant son livre *Chagrin d'école* m'a bouleversé. Mais je crois que nous, les cancre, suivons tous la même trajectoire : lui et moi

avons devant nous une belle carrière de cancre en perspective. Heureusement, elle est toujours coupée un jour par un sauveur inopiné. Mais cette prof elle, elle avait sauvé une classe entière, personne n'avait été oublié sur le radeau à la dérive.

L'heure ainsi libérée fut remplacée par une autre matière très vivante : la science du sol, avec pour égérie la vieille prof difforme. « *Assez, tuez-la ! Nous ne voulons plus la voir, elle nous fait gerber !* »

Je le regrettai, mais nous n'étions pas encore les élèves courageux de John Keating dans *le Cercle des poètes disparus*. Personne n'est monté sur la table et n'a hurlé sa douleur.

Quant à moi, dans un premier temps, je m'étais réfugié dans les deux bras du baby-foot. J'y excellais au point de ne jamais divorcer des baguettes, les vainqueurs restaient, les perdants s'écartaient. J'eus vite marre de ces jeux. Je me rapprochai de la table de ping-pong où jamais je ne gagnai un seul match, même contre de modestes candidats. J'errais dans ce monde qui ne voulait pas de moi, le rêveur trop tendre.

Il ne restait que le bar, mais je devais économiser mes 10 francs par semaine d'argent de poche.

Il me restait à découvrir qui se cachait derrière la porte mystérieuse, au fond de la salle
!

CHAPITRE 59

J'apprenais à lire des livres sérieux.

Allez le dire au Chien !

La porte timide au fond de la salle de détente me bondit à la figure. Je ne l'avais jamais remarquée durant ce pénible premier trimestre d'errance.

Je me hasardai à la pousser en pensant bien qu'elle serait fermée. Elle s'ouvrit sur le silence des lecteurs passionnés. J'entrai dans la bibliothèque du lycée. Une quinzaine d'adeptes plus silencieux les uns que les autres me fit immédiatement aimer ce lieu mystique. Loin du bruit de la salle du baby-foot, du bar ou du ping-pong, ces gens semblaient se nourrir du silence et de leur passion commune. Je n'avais jamais vu une bibliothèque, une vraie, une où l'on pouvait lire sur place. Les livres, je les achetais chez Surre, le libraire de Foix et je repartais avec mon livre sous le bras comme, lors des commissions, j'emportais un poireau ou une botte de carottes.

Le grincement de la porte éveilla quelques esprits, qui relevèrent lentement la tête. J'avais l'impression d'entrer dans un club privé, dans une église où chacun des lecteurs serait un fidèle en prière, et moi, le communiant repent, j'allais avouer tous mes péchés.

Un sourire m'accueillit, je me dirigeai naturellement vers lui. Je m'enquis des formalités d'emprunt d'un livre, afin de rentrer à mon tour dans cette communauté du chuchotement et des confesses. Il prit une fiche cartonnée, me la tendit et me chuchota :

– Tu choisis un livre, tu remplis la fiche et tu la mets dans cette boîte, c'est gratuit.

Je remplis ma fiche d'inscription et m'aventurai sans bruit dans le cerveau de ce nouveau monde. Seul parmi tant de livres, je me sentis rapidement étourdi.

– Je peux t'aider si tu veux, quel genre aimes-tu ?

– Non, merci, je vais faire le tour.

C'était la honte de mon ignorance qui m'avait fait répondre trop vite.

Au fait ! Quel genre j'aimais ? Je n'en savais trop rien, il fallait qu'il y ait du mystère, de l'aventure, que ça bouge ! C'est un genre, ça ?

Je flânai parmi les livres, humant leur histoire...

La bibliothèque était merveilleusement bien rangée. Tous les livres étaient couverts de plastique transparent permettant de voir le titre, l'auteur et la couverture et classés par ordre alphabétique. Il y avait même une liste de tous les livres présentés avec un petit résumé du responsable s'il avait lu le livre lui-même, ou qu'il demandait aux lecteurs de rédiger lorsqu'ils rendaient le roman. Je ne me souviens plus qui régissait la bibliothèque cette année-là. C'est dommage car il mérite ma plus profonde reconnaissance. Il ne saura jamais à quel point son accueil, ainsi que l'atmosphère feutrée et studieuse cet univers me redonnèrent rapidement l'envie de lire et d'aimer la lecture, à tel point que cette minuscule salle devint ma meilleure panacée, le seul remède à la solitude, aux idées noires, à l'éloignement, à la quarantaine, à la haine des pions et à l'angoisse de retrouver en cours certains professeurs affamés de punitions pour mieux camoufler leur incompétence.

Malgré cela et ce luxe de choix, je ne me décidai pas, ce jour-là, à dénicher le livre qui me plairait. Je ne trouvai pas d'autre alternative que de commencer mon initiation dans l'ordre alphabétique des auteurs, décidé à m'aventurer jusqu'à plus soif, jusqu'à la fin des lettres, la fin de l'envie ou la fin des livres. C'est ainsi qu'un jour, je lirais le dictionnaire – si ! si !

Pas de A : n'y aurait-il pas d'écrivains dont le nom de famille commençait par A, dans cette bibliothèque ? Tant pis, je me rabattis sur les B et je trouvai Pierre Benoît, *l'Atlantide*. Enfin, muni de mon porte-bonheur, je m'installai, j'ouvris précieusement mon livre, jetant un regard vers la gauche, où se trouvait sa fiche avec les noms des lecteurs précédents. Je

détachai le sésame, le portai au responsable. Il le prit, le rangea et me souhaita une bonne lecture.

Mon regard interrogea les tables et les places vides, puis je me dirigeai vers un coin car je ne souhaitais pas me faire remarquer. Une table timide me tendit les bras, avec une seule place et une seule chaise, voilà ce que je cherchais. Je m'assis religieusement. Le soleil me chauffait le dos au travers de la baie vitrée ; mon lézard de corps n'attendait plus que son cerveau devenu subitement frénétique lui ordonnât d'ouvrir le précieux livre. Les mains obéirent sans hésiter à cet ordre venu d'en haut. Le livre s'entrebâilla sur la première page : *l'Atlantide*. Auteur : Pierre Benoît. La deuxième page était un hommage, la troisième... je ne sais plus.... Enfin, je commençai la lecture. Quelques lignes plus loin, je crapahutais dans le désert, cherchant moi aussi la cité engloutie : j'étais Morhange... Je supposais, comme lui, qu'elle se situait dans le désert... D'autres prétendent que c'est sous les glaces de l'Alaska...

La cloche sonna. Déjà ! Anesthésié par cette fabuleuse et première rencontre, je me levai groggy, rangeai méthodiquement le livre en silence comme les autres, fâché d'être privé de la suite qu'il faudrait reprendre plus tard.

La porte s'ouvrit brusquement de l'extérieur :

– Vous êtes sourds ou quoi ! Tout le monde dehors, je ferme !

C'était l'un des pions qui entraît avec sa douceur naturelle. Celui-là, nous le surnommions « le Chien ». Il aboyait plus souvent qu'il ne parlait, bavait sa salive plus abondamment qu'il ne respirait, sans doute fier de disposer à sa guise du règlement pour exprimer sa brutalité. Sournois comme les teckels, léchouille limite fayot par-devant et morsures par l'arrière ! Son visage n'était qu'une perpétuelle grimace, souvent convulsé par sa bêtise et l'air intelligent qu'il tentait désespérément d'afficher. Il dit un jour qu'il ne comprenait pas comment on pouvait rester des heures devant un livre sans images et sans sport. *L'Équipe* et *Midi olympique* le nourrissaient, et cette nourriture rassasiait amplement sa

cervelle chétive de moineau débile. Le lundi matin, quand les grands nous racontaient leurs exploits féminins de la veille, lui se glorifiait inlassablement de ses prouesses de chasseur. J'aime les histoires drôles de chasseurs, les Tartarin en rajoutent tous un peu, ils ressemblent à l'instituteur du *Château de ma mère* de Pagnol. Ils ont tous dans leur vie, tué une gallinette cendrée. Mais ses exploits de chasse à lui me passionnaient autant que la première gifle de ma mère. Nous craignions tous ses réactions épidermiques dangereuses. La privation d'une sortie en week-end ne lui suffisait pas, il avait un tarif spécial, le double, soit deux samedis et deux dimanches de colle. Grâce à cette crainte, il se prenait pour un tribun hors du commun, respecté par son auditoire craintif et affamé, parce que c'était toujours au réfectoire que cet enfoiré nous relançait et s'envolait dans sa diatribe de moineau cinglé.

– Dimanche, mon pauvre, j'ai vu deux canards, un s'envole, mon pauvre à droite, et l'autre mon pauvre, y s'envole à gauche ! Pan à droite, et Pan à gauche, ils sont morts tous les deux !

Vous complétez ce ridicule tableau abstrait par les gestes désordonnés d'un Pinocchio tentant une malheureuse évasion empatouillé dans ses ficelles, du son nasillard de sa voix du Sud-Ouest et vous aurez ainsi une idée, une image approximative, quoique encore trop loin de la vérité, de ce pion quadragénaire qui nous surveillait.

Je n'ai pu me retenir, j'avais trop envie de « me le faire ». Pourquoi ce jour-là ? Cette fois encore, ma grande gueule ne sut me conseiller la sagesse. Je lui en voulais, au Chien, de son intrusion blasphématoire et brutale dans mon nouvel asile. Je lui lâchai le plus sérieusement de monde, avec ma grande gueule de métèque (merci Georges) qui me perdra plus d'une fois :

– C'est rien ça. Moi, dimanche, dans mes vignes, j'ai donné un coup de pied dans un cep et devinez ce que j'ai fait tomber ? Vous ne devinerez jamais ?

Silence pesant, la table jouait le jeu.

– Et quoi donc ? Raconte, me relança-t-on.

Et lui, ce con, les oreilles à l'affût, le cœur en alerte, le nez au vent, l'œil globuleux excité, n'attendait que la suite. Je repris calmement, sereinement, après m'être assuré de l'avoir bien ferré :

– Eh bien j'ai fait tomber deux sangliers qui copulaient (excusez-moi du vocabulaire), un pan ! Et y sont mort tous les deux, mon pauvre !

J'avais raconté cela sans réfléchir, dans un état second dont j'aurais dû me méfier, shooté que j'étais à l'idée de me marrer, le plus simplement du monde, sans penser à autre chose qu'à lui rabattre son caquet. La phrase terminée, je repris mes esprits et compris alors que l'instant était devenu subitement grave. Je devais garder mon naturel et mon calme, ce en quoi j'étais passé maître, sans lui donner l'impression que je venais de le ridiculiser devant sa cour.

Sauve qui peut ! Chacun pour soi ! Le bateau coule ! Il se pétrifia sur place. Surpris par les laves de Pompéi, figé par le ton sincère de ma réplique, il cherchait désespérément de l'air pour sa réponse. À moins qu'il ne cherchât la signification du mot « copuler » ? Ses mots ne venaient pas ! Il perdait son souffle qui, décidément, lui échappait encore. Il gonflait, il allait exploser en plein vol ! La tablée se demandait comment retenir les grosses boules de poulet ou de frites qu'elle commençait à déglutir par gros morceaux indigestes, et qui flirtaient dangereusement avec les bouts des lèvres. Elles s'apprêtaient à inonder d'un instant à l'autre les convives. Les larmes des yeux rieurs, trop longtemps contenues, déversèrent leur liquide, happées au passage par une langue rageuse ou une manche compatissante. Les bouches n'en pouvaient plus, elles n'avaient plus le choix, elles devaient avaler ! Ou cracher ! Les morceaux ne passaient pas ! Et les poumons, eux, s'étouffaient les uns après les autres. Enfin, les gorges étaient obstruées par une nourriture abondante qui se bousculait dans un désordre inhabituel. Les serviettes sur la bouche tentaient de camoufler le fou-rire général qui

n'allait pas tarder. Le volcan en sommeil, trop longtemps retenu, allait déverser sur cette table son océan de rires... et de nourriture. Lui, là-haut, toujours debout, les deux mains appuyés sur la table, ne réagissait toujours pas ! Il ne comprenait plus rien...

Je répliquai, j'en remis encore une couche, encore une fois ma grande gueule, je ne pouvais m'en empêcher :

– Copuler, c'est pareil que niquer. (Re-excuses)

C'en était trop! J'allai charger, encore ma grande gueule. Imperturbable, je continuai à manger ma cuisse de poulet, et mes frites avec les doigts. C'est bon, non, les frites avec les doigts ? Je tentai ensuite, perfidement, de lui faire accepter que je ne comprenais pas ce remue ménage qui ne méritait vraiment pas d'être. Vraiment pas ! Qu'est-ce qu'ils ont tous à rire ? Il émergea enfin de son congélateur pour m'annoncer :

– Hierard, trois ! À la prochaine connerie que tu feras !

Pour mieux être sûr du compte, il exhiba sa main tendue, d'où émergeaient son pouce, son index et son majeur, raides comme la justice qu'ils venaient de rendre. Trois ! Je fis le contrarié qui ne comprenait rien, tandis que les autres régurgitaient la nourriture et tapissaient la table ! Adieu ma tentative de négociation !

Il me tenait. Certain de son impunité, quelle que soit mon infraction, si minime soit-elle, elle lui servirait d'alibi malfamé. Il allait savourer sa vengeance à petit feu. J'aurais préféré être puni de suite en homme, face à face. Mais attendre dans le couloir de la mort chaque jour que la sentence tombât devenait une souffrance intolérable ! Plus je vivais, et plus je m'angoissais de cette punition comme d'une épée de Damoclès. Certain, de toute façon, que je ne pourrais lui échapper longtemps, je décidai de choisir mon jour et mon heure. À tout prendre, j'opterais pour des week-ends chargés de travail à la ferme, je n'aurais pas tout perdu !

L'histoire des sangliers qui copulaient dans un cep de vigne avait fait le tour du lycée. De bouche à oreille, de fou-rire en coup d'œil admiratif des grands de Terminale, elle m'apportait gloire et respect. Et le Chien devint cocker en rabattant ses oreilles !

Dans le couloir, le lendemain matin, en attendant le petit-déjeuner toujours bien en ligne spartiate, je jouai au dada, portant sur mon dos un collègue surnommé Lapin. Le Chien cocker Œil de lynx vexé le remarqua et, de sa patte, me fit un signe « trois ». Il était fier et satisfait. Le soir, au réfectoire, avant la dernière étude, il s'approcha de moi et aboya :

– Tu vois, Hierard, t'es un con de première, mon pauvre. J'te préviens gentiment le soir, et toi, mon pauvre, t'écoute rien ! Tu te fais empaffer à la première le matin !

– Le con de première va vous casser la gueule avant la Terminale, ça vous pouvez le retenir dans votre crâne ! Mon pauvre !

Une seconde fois, rebelote. La tablée moqueuse du soir, avalait par tous les trous de leur corps disponibles soupe, haricots, pain et eau. Un mélange de nourriture immonde et sans saveur qu'elle mastiquait péniblement et qu'il fallait pousser pour avaler avec de la javel, au goût d'eau. Décidément plus craintif que vindicatif, le Chien s'éloigna d'un pas, comme si j'allais subitement, devant tous, lui voler dans les poils. Ses yeux scrutaient les miens : bluff ou pas ? Il y trouva de la haine et le futur rendez-vous que je lui donnais.

Il serait seul un jour sans témoin, et moi, je serais encore plus grand, encore plus fort. Mais d'ici là, il vivrait traqué, éveillé aux moindres bruits, qui l'épient, aux portes qui claquent, aux recoins malfamés et nombreux de ce lycée, aux regards complices et vengeurs des copains qui allaient m'aider à le coincer.

À part cela, le niveau moyen de la classe s'était ajusté au mien.

À la bibliothèque, j'avais terminé les B depuis longtemps, Pierre Benoît n'avait plus de secrets pour moi : *Koenigsmark*, *le Lac salé*, *la Chaussée des géants*... J'appris plus tard qu'il avait écrit au moins quarante livres, je crois que je ne me serais jamais lassé de lire les

aventures des héroïnes féminines dont le nom commence toujours par un A : Antinea, dans *l'Atlantide*, attire les hommes au sein de son royaume et leur donne la mort pour venger les femmes humiliées ; Aurore dans *Kœnigsmark*, croit découvrir un mystérieux manuscrit qui doit la mener au corps vieux de cinq siècles de Philippe de Kœnigsmark, en réalité, elle y découvre le cadavre, de son premier mari ; Anabel, dans *le Lac salé* et Antiope, héroïne de *la Chaussée des géants*, concluaient majestueusement mes romans et la liste des B. Je ne regrettais pas d'avoir choisi les auteurs par ordre alphabétique.

Je ne remercierai jamais assez les quelques profs insignifiants de cette 3^{ème} : le prof d'hist et géo, le débutant et crédule prof de physique soumis à une femme, la sienne, qui lui demandait de continuer à prendre des cours de conduite alors qu'il avait le permis... En attendant, il roulait à vélo jusqu'à ce que Madame en décidât autrement. Il perdit un jour toutes nos copies, elles s'étaient envolées du porte-bagages. Et nous, sadiques, demandions avec insistance le résultat des compositions perdues. Vélo fautif, pas nous !

Je remercie chaleureusement aussi la toujours ignare et irrécupérable prof de sciences du sol, ainsi que quelques les profs de travaux pratiques de la ferme, pas bien méchants mais très incompetents pour certains. ils n'étaient là qu'en transit social, dans la patiente expectative de la retraite. Grâce à eux, j'avais repris goût à la lecture qui m'avait donné le goût d'apprendre, le goût des belles envolées littéraires... ! Je suis bêtement enthousiaste devant une simple phrase, tant j'admire la dextérité de la plupart des auteurs à s'exprimer par la magie des mots si magnifiquement choisis ! Ceux que j'avais lus exprimaient si profondément ce que je ressentais au fond de moi-même, sans que je puisse trouver les mots justes, sans même parvenir à les formuler, tout simplement...

Je fantasmais. Un jour, j'écrirais un livre a moi. Un jour, je serais modestement capable d'aménager des mots sans qu'ils se bousculent dans les rangs. Avec l'accord de chacun d'eux, sans qu'ils soient jaloux l'un de l'autre parce que tout le monde aurait, avec

moi, une place importante. Je voudrais tant écrire de belles phrases avec mes mots à moi. Les phrases se rangeraient sagement pour m'aider à écrire mon livre, et garder mon lecteur en haleine, tout près de moi, en ami intime.

Le ventre chaud de la bibliothèque qui m'avait accueilli neuf mois plus tôt accouchait ce jour-là d'un gosse reconstruit après plus de trente livres lus, et même dévorés avec passion.

Neuf mois pour comprendre, admettre, accepter, s'ouvrir, réagir, combattre, s'assumer. Que de mots nouveaux dans ma tête enchantée enfin de faire partie de mon corps ! D'autres avaient été refoulés loin de moi : ceux de vengeance, haine, pourquoi, passé, moi, renfermé, égoïste, fainéant, paumé... Je me sentais prêt à entrer dans la vie, dans ma vie que je devais prendre en mains. Je ne pouvais revenir en arrière, je ne serais jamais prof de français c'était du passé, mais je ne serais pas non plus un paysan. Je ne pouvais être fier de l'exemple de mon père et de l'existence sans passion qu'il offrait à mon frère.

L'été fut un été comme les autres : réparer, graisser, nettoyer le matériel, puis couper, faner, andainer, emballer, transporter, décharger, recharger les foins. Sans oublier ces maudits moutons : les surveiller, gueuler après, courir derrière, les parquer, les soigner, leur botter le cul par nécessité... Et enfin, passer le motoculteur, cueillir les tomates, ramasser la salade, les piments, les poivrons au potager. Nettoyer, ramasser, casser quelquefois les œufs et shooter le cul des poules, ne pas oublier non plus les lapins : leur donner à manger, briquer les cages, tuer parfois les yeux fermés, des lapins plus apeurés que moi. Seules distractions : bouder mes parents et aussi profiter au maximum de la fête du village, jouir intensément des trop rares moments de baignade et de liberté dans l'Arget, avec les filles surtout ; en tentant timidement d'attraper à la main une truite qui remonte lentement le courant, lui caresser le ventre et la saisir promptement.

C'était interdit, je sais, je le faisais quand même !

